

Mediendossier trigon-film

NARRADORES DE JAVÉ

(Die Erzähler des Javé-Tals)

Eliane Caffé, Brasilien 2003

VERLEIH

trigon-film
Klosterstrasse 42
Postfach
5430 Wettingen 1
Tel: 056 430 12 30
Fax: 056 430 12 31
info@trigon-film.org
www.trigon-film.org

MEDIENKONTAKT

Nathalie Bao-Götsch
Tel: 056 430 12 35
bao@trigon-film.org

BILDMATERIAL

www.trigon-film.org

MITWIRKENDE

Regie:	Eliane Caffé
Buch:	Luiz Alberto de Abreu, Eliane Caffé
Kamera:	Hugo Kovensky
Schnitt:	Daniel Rezende
Ton:	Romeu Quinto, Miriam Biderman
Ausstattung:	Carla Caffé
Musikalische Leitung:	DJ Dolores
Produzentin:	Vânia Catani
Produktion:	Bananeira Filmes, Brasilien
Koproduziert von:	Gullane Filmes, Laterit Productions, Paris
Mit Unterstützung von:	EZEF, Fonds Sud Cinéma, Göteborg Film Fund, Hubert Bals Fund, Stiftung Montecinemaverità, DEZA, EDA
Sprache:	Portugiesisch/d/f
Dauer:	100 Minuten
Offizielle Website:	www.narradoresdejave.com.br (Portugiesisch)

DARSTELLENDENDE / ROLLEN

José Dumont	Antônio Biá
Nelson Xavier	Zaqueu
Gero Camilo	Firmino
Rui Rezende	Vado
Luci Pereira	Deodora
Matheus Nachtergaele	Souza
Nelson Dantas	Vicentino
Silvia Leblon	Mariadina
Orlando Vieira	Gêmeo (der Zwilling)
Roger Avanzi	O Outro (der Andere)
Alessandro Azevedo	Daniel

AUSZEICHNUNGEN UND FESTIVALS

Fribourg 2003: Preis der internationalen Filmkritik (FIPRESCI)

Brüssel 2003: Bester Film und bestes Drehbuch

Rio de Janeiro 2003: Bester Film, bester Darsteller und Publikumspreis

Cine PE (ehemals Festival von Recife) 2003: 7 «Calungas»-Preise, für Film, Regie, Ton, Montage, Hauptdarsteller, Nebendarsteller, Nebendarstellerin

Rotterdam 2003

SYNOPSIS

Als die Bewohner eines Dorfes im Javé-Tal erfahren, dass der Bau eines Staudamms ihr Land unter Wasser setzen soll, sehen sie nur noch eine Möglichkeit: Sie müssen ihrer Ortschaft eine historische Bedeutung geben. Um überzeugende Gründe für die Erhaltung ihres Erbes zu finden, beschliessen sie, alle Geschichten und Legenden zu sammeln, an die sie sich erinnern können. Doch der einzige, der «Die grosse Geschichte des Javé-Tals» schreiben kann, ist der ehemalige Postbote; er aber ist in Verruf geraten, weil er von ihm selbst verfasste Verleumdungsbriefe ausgetragen hatte.

ELIANE CAFFÉ

Eliane Caffé wurde 1961 in Santo André, Brasilien geboren. Nach dem Studium der Psychologie hat sie sich an der legendären Filmschule San Antonio de los Baños von Havanna zur Filmemacherin ausgebildet und eine Reihe von Kurzfilmen gedreht, die Preise an internationalen Festivals gewannen. Ihr erster Langspielfilm *Kenoma* wurde in Biarritz mit dem Prix «Soleil d'Or» ausgezeichnet. *Narradores de Javé* ist ihr zweiter abendfüllender Spielfilm.

Filmografie:

1988	<i>O Nariz</i>	Kurzfilm
1990	<i>Arabesco</i>	Kurzfilm
1994	<i>Caligrama</i>	Kurzfilm
1998	<i>Kenoma</i>	Langspielfilm
2003	<i>Narradores de Javé</i>	Langspielfilm

INTERVIEW MIT ELIANE CAFFÉ

von Paolo Bertolin, anlässlich des internationalen Filmfestivals in Rotterdam, 2003

D'où vient l'idée de départ de *Narradores de Javé* ?

Quand j'ai commencé mon premier long-métrage, *Kenoma*, j'ai connu un personnage réel qui s'appelait Pedro, un vrai monsieur qui m'a raconté son histoire. C'était un homme qui travaillait à la poste, mais la poste allait fermer, donc, pour que la poste ne ferme pas, il a créé toute une sorte de correspondance avec d'autres personnes pour essayer de sauver son travail. Donc au départ de ce film il y a cette histoire. Puis, j'ai commencé à réfléchir sur la manière que je pouvais trouver pour faire que les gens d'un village puissent raconter leur propre histoire et qu'est-ce que pourrait être en fait la manière qu'allait procurer la nécessité pour ces gens-là d'écrire leur histoire. Le truc donc c'était l'inondation, provoqué par un barrage, qui allait submerger le village. Détruire une ville c'était une raison suffisante pour que les gens commencent à écrire de manière à préserver leur identité !

***Narradores de Javé* est un très beau film sur la narration et le plaisir de la narration. Est-ce que ce plaisir était une des raisons qui vous ont convaincue à le réaliser ?**

Il y a plusieurs formes de raconter des histoires, et le cinéma en est notamment une. En explorant l'intérieur du Brésil, en voyant les gens chez eux, j'ai constaté que la manière dont ils parlaient n'était pas seulement une transmission d'informations, mais que c'était aussi un acte d'interprétation. Toute de suite, j'ai senti que dans leur manière de raconter leurs vies il y avait déjà un engagement, un pari. Quand les gens parlent, ils utilisent beaucoup d'images, dès qu'ils commencent à parler on crée des images mentales et ça provoque une difficulté dans la traduction en images de ce langage. Avec Luiz Alberto de Abreu, qui a écrit le scénario avec moi, nous nous sommes demandés comment créer un film où le mot serait le centre de tout. Quand nous avons commencé à tourner le film, nous avons pris le parti de mettre le mot au centre, et non pas l'image. Donc, nous n'avons pas changé les cadres pendant les dialogues, avec des champs et des contrechamps, pour faire que l'image parle plus que le mot. Les mots continuent, et il y a une forme de théâtralité qui est gardée dans le film. On voulait que toutes les gestes qui sortent des personnages, ça fasse aussi partie du film.

En fait, dans ce film on peut vraiment apprécier la magie de la langue brésilienne, qui fascine et captive. Tous ces dialogues, très construits sur des images, qui rendent peut-être beaucoup des passages intraduisibles, étaient-ils déjà dans le scénario ?

Ça n'était pas tout au départ dans le scénario. À fur et à mesure que les acteurs ont commencé à faire des répétitions sur place avec les habitants du village, ce genre de choses est venu comme ça, par improvisation. Ils ne sont que des rencontres heureuses entre les personnages qui étaient dans le scénario et les personnes du village, qui ont été incorporées dans le film. Par exemple, dans la séquence à la maison de Deodora il y

a un moment où on dit « Attendez ! Attendez ! Attendez ! », et aussi, quand il y a le fou dans l'église qui cri la même chose « Attendez ! Attendez ! Attendez ! » : ce sont deux exemples de scènes où il fallait que nous nous imposions vraiment parce que les gens du village entraient tellement dans la scène qu'il fallait que nous nous mettions vraiment face à eux, sinon ils allaient nous manger !

Donc, vous avez travaillé en mélangeant des non professionnels avec des comédiens professionnels ?

Oui, en vérité dans le film il y a beaucoup d'acteurs professionnels, mêlés avec les non professionnels. Au moment où nous avons fait le choix des acteurs, nous avons cherché des gens de là-bas qui avaient déjà un bagage régional. Nous avons d'abord voulu prendre des gens qui n'étaient pas connus et même les gens, comme l'acteur principal où l'actrice qui joue Deodora, qui sont des professionnels, sont toujours des acteurs un peu mis à part par rapport à toutes les opportunités qu'ils pourraient avoir, voir cantonnés toujours dans le même rôle, dans une typologie de personnages stéréotypés.

Où s'est-il passé le tournage du film ? Est-ce que cette partie du pays a été réellement intéressée par la construction de barrages ?

Le film a été tourné dans un village du Sertão de Bahia, dans la région de Bahia, donc dans l'ouest du Brésil, près de la rivière qui s'appelle San Francisco. Les images de la grande vallée, pourtant, ont été prises dans un autre coin, toujours dans la région de Bahia, mais pas dans le Sertão. En fait, au départ c'était la présence d'une rivière l'élément le plus important au moment du repérage, pour justifier la destruction du village par la construction d'un barrage.

Les histoires des gens du village, peut-être inventées, se mêlent entre elles pour créer la généalogie de la vallée de Javé. Est-ce que vous vouliez montrer comment l'histoire ordinaire devient mythe ?

En vérité, il a une limite, une frontière entre l'histoire qu'on peut dire mythique et d'autres genres d'histoires, très quotidiennes, très ordinaires. Mais pour les gens cette limite-là n'est pas une chose claire. Je pense donc que tout le monde se comporte comme les gens du village de *Narradores de Javé* : on a toujours envie de parler de son histoire comme si c'était une histoire un peu mythique, pour démontrer la grandeur de son passé et sa propre grandeur aussi. On a donc aussi envie de voir son histoire préservée comme si c'était une histoire mythique.

Les différentes versions de l'histoire de la Vallée de Javé proposées par les villageois, sont-elles aussi un témoignage, une réflexion des différentes identités, des différentes provenances, qui ont conduit à la formation de l'histoire et du peuple brésilien ?

C'est vrai qu'il y a cette pluralité dans la formation du Brésil et du peuple brésilien, aussi une sorte d'héritage de l'errance de notre peuple. Mais, je pense que la question principale c'est de savoir que dans le moment où on va écrire, construire, l'histoire officielle, ou l'histoire qu'on établit comme véridique, il y a toute une série de conflits qui com-

mencent à surgir pour décider l'histoire, et pas les autres, qui sera préservée. Et ça n'est pas seulement le cas du Brésil. L'histoire officielle en réalité est seulement une des versions possibles qui, pour des raisons politiques ou d'autre genre, devient l'Histoire.

Ici à Rotterdam, je me suis aperçu que vous participez systématiquement à toutes les projections pour vérifier l'accueil du public.

J'ai passé quatre ans sur ce projet, donc le moment où le film arrive en salle, c'est pour moi très délicat, parce que c'est le moment où je veux savoir ce que les gens ressentent. Il y a pour moi une sorte d'exposition, je me montre et je montre mon intimité, les quatre ans que j'ai passé sur le projet. Et puis il y a une préoccupation, un désir un peu secret que tous les gens aiment, se passionnent à l'histoire que je leur raconte. Enfin, c'est un désir qu'on ne peut pas réaliser, mais quand même ce désir existe !

Quelle: www.filmfestivals.com

GESCHICHTEN SIND DAS GANZE LEBEN

**Von der Kunst des Erzählens handelt der brasilianische Spielfilm
«Narradores de Javé» von Eliane Caffé**

Von Walter Ruggle

Das kleine Dorf Javé soll in der Flut eines Stausees verschwinden. Um ihren Heimatort zu retten, greifen die BewohnerInnen zu einer ungewöhnlichen Verteidigungsstrategie: Ein Buch der Geschichte und der Geschichten soll die Bedeutung der Siedlung beweisen und sie vor dem Untergang bewahren. Weil sie alle Analphabeten sind, beauftragen sie den vertriebenen Pöstler Antonio, der als einziger schreiben kann. Ein Film über die unsterbliche Faszination des Geschichtenerzählens, über die Wahrheit in der Lüge und die stille Kraft des schlichten Gemüts.

Kennen Sie Macondo? Wenn nicht, dann wäre es allerhöchste Zeit, es kennenzulernen, einzutauchen in eines der schönsten Bücher, das der Planet Erde je hervorgebracht hat, geschrieben von einem der grössten Erzähler. In «Hundert Jahre Einsamkeit» hat Gabriel García Márquez den Beweis erbracht, dass es absolut zweifelsfrei Orte gibt, die auf keiner Landkarte auszumachen sind, und dass sich in ihnen Geschichten abgespielt haben, die jegliche Wirklichkeit spielend überbieten können und dabei wahrer sind als alles handfest Dokumentierte.

GESCHICHTEN VON GESCHICHTEN VON GESCHICHTEN

An Macondo habe ich mich erinnert, als ich im Kino ins Javé-Tal gereist bin, um daselbst von einem Dorf zu erfahren, das in den Fluten eines Stausees untergegangen war und sich zuvor noch mit Kräften gegen den Bau des Staudamms gewehrt hatte. Ob es das Tal und den Staudamm wirklich gibt, spielt überhaupt keine Rolle, denn Eliane Caffé führt uns in ihrem Spielfilm «Narradores de Javé» (Die Erzähler des Javé-Tals) zweifelsfrei vor Augen, dass es das Javétal gibt, in Brasilien ganz bestimmt, aber garantiert auch anderswo.

Erzählt wird in diesem Film gleich mehrfach. Da ist, über allem natürlich die Filmemacherin, die uns ihre Geschichte erzählt. Sie handelt von einem Mann namens Zaqueu, der an einem ganz gewöhnlichen Abend in einer ganz gewöhnlichen Kneipe sitzt, am Ufer eines Sees gelegen und an der Anlegestelle einer Fähre. Ein junger Mann kommt angekeucht. Er hat das letzte Boot verpasst, und so erzählt Zaqueu ihm und den anderen in der Runde von einem Erlebnis, das er vor einiger Zeit gehabt hat. Wir steigen also ein in seine Vergangenheit und erleben, wie er selber den in der Kirche zusammengeäußerten DorfbewohnerInnen berichtet, dass irgendwelche am Fortschritt orientierte Leute in ihrem Tal einen Staudamm errichten wollen und damit das Dorf unter Wasser verschwinden lassen.

Der Aufruhr und das Entsetzen sind perfekt, nur: Was tun? Gibt es einen Weg, das zu verhindern, will der kleinwüchsige Firmino wissen. «Nur Orte von grosser historischer Bedeutung werden nicht überflutet», bedeutet man ihm. Der Erzähler dieser Geschichte berichtet in der Gegenwart der Rahmenhandlung davon, wie er die zündende Idee gehabt hätte und den Dorfbewohnenden vorschlug: «Jetzt schreiben wir die grosse Geschichte des Javé-Tales.» Schreiben, um zu beweisen, wie wichtig man ist, erzählen, um sich eine Geschichte zu geben und mit ihr Bedeutung. Aber wer sammelt unter einem Haufen AnalphabetInnen die Geschichten? Was ist man im Fortschritt, ohne die Kraft des geschriebenen Wortes?

Eliane Caffé hat uns schon voll eintauchen lassen in die Handlung, die eine ihrer Filmfiguren da erzählt, und sie wird uns am Ende ihres Filmes die Augen reiben lassen und mit der Erkenntnis entlassen, dass auch die Erzählung der Erzählung natürlich eine Sicht auf eine Wirklichkeit ist und alles andere als die einzige. Denn ihre liebenswürdigen DörflerInnen springen nun zur Rettung der eigenen Existenz als erstes über den eigenen Schatten und holen den vertriebenen Antonio Biá aus der Einsamkeit in ihre Dorfrunde zurück. Er ist der einzige, der lesen und schreiben kann; den Zorn des Mobs hatte er auf sich geholt, weil er als Pösterler zur Sicherung seiner unter Analphabeten wenig nützlichen Existenz begonnen hatte, Briefe selber zu schreiben und damit aus dem Leben des einen und der anderen in die Welt hinaus zu berichten. Antonio war der dichtende Postbote, und rasch kamen die Geschichten, die er über Leute aus dem Dorf hinaustrug, über den mündlichen Klatsch zurück und brachten die Betroffenen in Rage.

WIDERSTAND DES PAPIERS

Jetzt aber könnte just die Erzählkunst dieses Mannes zur letzten Hoffnung werden. Er soll kommen, zu den Leuten gehen, zuhören und aufschreiben, damit das Tal seine geschriebene Geschichte habe. Und damit tauchen wir auch schon ein in die nächste Erzählstufe, denn was jetzt beginnt ist ein Feuerwerk von Geschichten, Episoden und Sichtweisen. Antonio hört zu und notiert wenig, denn vieles, was er da erzählt bekommt, will auf Anhieb noch nicht richtig aufgehen. Eliane Caffé aber lässt uns auch hier eintauchen und zurückreisen in die Erzählungen des Tals, die Antonio mit gespitztem Bleistift entgegen nimmt, weil ihm der Kugelschreiber zu schnell und zu glatt übers Papier gleite, weil dieser bei Fehlern unschöne Flecken hinterlasse (Tintendurchfall) und der Bleistift eben den Widerstand des Papiers noch wahrnehme und sowohl dem Papier als auch dem Geist gehorchen könne.

Wir sind längst tief eingetaucht in der Kunst des Erzählens, im Zusammentragen von Gefundenem und Erfundenem, von Erinnertem und Veräussertem. Antonio erlebt, wie alle möglichen Leute im Dorf in direkter Verbindung mit Vorfahren aus der Konquistadorenzeit stehen wollen und vom legendären Indalécio berichten, der sich als Gründervater ihrer Siedlung im Javé-Tal herauskristallisiert. Er habe das von den portugiesischen Eroberern vertriebene Volk angeführt und heldenhaft gekämpft erzählt der eine, während eine Frau im Dorf die Geschichte ganz anders in Erinnerung hat und von

Mariadina erzählt, der wahren Heldin, die dem kränklichen Mannsbild Indalécio beigestanden sei. Als Beweisstück für die Glaubwürdigkeit ihrer Version zeigt die Dorfbewohnerin ein Muttermal auf ihrem rechten Busen, das alle direkten Nachfahrinnen von Mariadina gehabt hätten. Ein Dritter macht das Aufzeichnen der Gründungsgeschichte noch komplizierter, erzählt er doch, der Held sei nicht aufrecht kämpfend auf seinem Pferd gefallen sondern am Boden und an Durchfall gestorben. «Ein so langes Leben, um noch in der Scheisse zu sterben», seien seine letzten Worte gewesen – die Version, die allgemein auf grosses Gelächter stösst und Schadenfreude. Später wird noch die Version der Schwarzen dazu kommen, deren Gründerfigur, wen mag es erstaunen, ein schwarzer Held war, der unter Trommelwirbel sich in den zerklüfteten Felsbändern bewegte. All diese Schilderungen erleben wir direkt über die mündliche Erzählung aber auch durch ihre Inszenierung, was die Variationen nur noch betont und hervorstreicht. Die Kamera erzählt entweder mit dem Duktus des episch angelegten Kinos aus der Heldenzeit oder erfasst die Menschen beim Erzählen einerseits und beim der Erzählung lauschen andererseits. Sie tut das mitunter Details aus dem Lebensraum der Figuren dokumentierend, aber auch zwischen Äusserungen hin- und herschwenkend, als übertrage sie live das Drama des Erzählens. Der Einzige, der bei den wilden Präsentationen auch mal ein-schläft, ist Antonio, der Mann, der das alles auf die Linie einer einzigen und überzeugenden Geschichte bringen sollte.

Das Javé-Tal ist ein brasilianisches Macondo, weil auch hier bald einmal klar wird, wie stark sich die Grenzen zwischen dem Wirklichen und dem Ersonnenen verwischen, wie das Leben mit Erinnerungen spielt und überhöht oder verlängert, was ihm gerade angenehm ist. Und deutlich wird auch, wie sehr das Dorf in Fahrt kommt, von dem Moment an, da seine Bewohnerinnen und Bewohner erzählen dürfen, welche Kraft in der Erzählung steckt, welchen Halt einem Erzählungen geben können und welches Konfliktpotenzial da auch verborgen liegt. Denn die unterschiedlichen Schilderungen prallen natürlich immer mal wieder auch aufeinander, lösen Widerspruch aus, der am krasssten wird, als zwei steinalte Zwillinge sich vor dem staunenden Antonio beinahe die Köpfe einschlagen, weil jeder der beiden die Wahrheit für sich gepachtet haben will und der eine dem anderen erst noch den Vater streitig macht. Weil die Mutter in der entscheidenden Nacht geschlafen habe, hätte sie sich am Morgen nicht mehr richtig erinnern können, welcher der beiden Männer, die bei ihr im Bett lagen, sich ihr am Abend genähert hätte. Damit ist, auch das gibt es beim Sammeln von Geschichten für eine Geschichte (im Sinn von Historie) jener Punkt erreicht, der für die Öffentlichkeit nur noch bedingt relevant scheint.

AUTOCHTONES BRASILIEN

Es ist faszinierend, all diesen Formen des Erzählens, die Eliane Caffé da mit Leichtigkeit in einer mehrfach erzählten Geschichte unterbringt, zu erleben, zu sehen und zu genießen. Das geht ja soweit, dass Firmino in seiner Version der kolonialen Heldengeschichte selber auftritt und Dinge äussert, die er in seiner aktuellen Gegenwart gehört hat, will heissen: Alle unsere Geschichten sind letztendlich eben nicht nur Sammlungen von dem, was wir in der beschriebenen Episode erlebt haben, es sind auch Sammlungen

von Elementen dessen, was den immensen Schatz unserer gesamten Erinnerung ausmacht, das Wasser aus dem Quell unseres Gedächtnisses.

Und noch etwas steckt in diesem autochthon brasilianischen Film: Es ist ein Stück jener Wildheit, die der viel zu jung verstorbene Filmmacher Glauber Rocha in seinen Filmen auslebte, in denen er zu den Ursprüngen des brasilianischen Erzählens zurückfinden wollte und die Geschichten mit gleichsam aus der Landschaft heraus inszenierten Figuren gestaltete, mit Figuren, die der Boden geboren hatte und mochte er noch so dürr und ausgetrocknet wirken. Der Film wehrt sich gegen die Staudambauer, die behaupten, «Javé ist ein Nichts im Nirgendwo», weshalb ihnen auch ihre Geschichte nicht helfen würde. Er zeigt, wie reich die Erzählkunst ist und dass es sich lohnt, sich ihrer rechtzeitig zu bedienen. Denn wer zu spät kommt, den bestraft bekanntlich die Geschichte, und, möchte man ergänzen, wer keine Geschichten hat, der hat auch keine Geschichte.